

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Voir « rouge » sans en rougir et l'écrire

*Chroniques* d'Arthur Buies, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, collection bibliothèque du Nouveau monde, édition critique par Francis Parmentier, 653 p., 60\$.

Patrick Imbert

Number 46, Summer 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39324ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Imbert, P. (1987). Review of [Voir « rouge » sans en rougir et l'écrire / *Chroniques* d'Arthur Buies, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, collection bibliothèque du Nouveau monde, édition critique par Francis Parmentier, 653 p., 60\$.] *Lettres québécoises*, (46), 53–55.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



par Patrick Imbert

# VOIR «ROUGE» SANS EN ROUGIR ET L'ÉCRIRE

**Chroniques** d'Arthur Buies, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, collection bibliothèque du Nouveau monde, édition critique par Francis Parmentier, 653 p., 60\$.

«*Y a-t-il une ivresse qui égale les titillations du cuir chevelu?*» (p. 398)

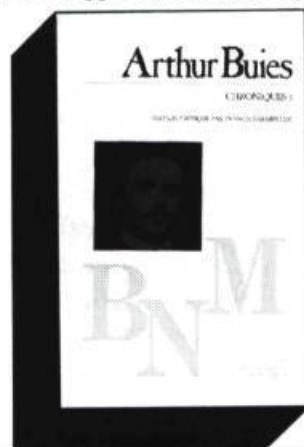
Voilà qui donne le ton! Un ton que l'on souhaiterait, parfois, voir fleurir dans nos journaux et nos médias diluant l'information et l'esprit critique sous l'idéologie de la *pseudo objectivité* profitant aux monopoles et autres consortiums nationaux ou multinationaux (voir Jean Keable, *l'Information sous influence*). Ce ton, ce style, sont les attraites les plus profonds d'Arthur Buies. C'est ce qui lui a valu les commentaires les plus dénués d'esprit comme les censures les plus perverses, se masquant sous le pseudo choix «éclairé» (bien sûr) d'extraits. Citons Roger Duhamel affirmant que Buies «s'abandonne à un verbalisme sonore qui ne dissimule pas une absence sereine de réflexion solide» pour conclure que la pensée de Buies «est à peu près inexistante» (p. 44). Retenons encore la réédition de 1964 de *la Lanterne* aux éditions de l'homme et où l'approche de Marcel-A. Gagnon sert, en fait, à atténuer les «outrances» de la pensée de Buies et à le présenter dans le cadre d'une Révolution tranquille quelque peu inquiétante. Gagnon parvient à dévier les affirmations les plus «dangereuses», grâce à l'emploi, idéologiquement très intéressant, de l'ellipse qui permet d'attaquer Buies de l'intérieur: «Tout au plus la foule des badauds s'étonna-t-elle et s'amusa-t-elle des pétarades de l'anarchiste. Et la révolution n'eut pas lieu ni à ce moment là, ni plus tard» (p. 7); «Arthur Buies exalté et névrosé...» (p. 8).

Pour nombre de nos écrivains, ce genre de réédition, ce type de commentaires, dans les anthologies, les dictionnaires ou les introductions est chose courante, quand ce n'est pas le texte même qui a été modifié par intervention directe (voir aussi Patrick Imbert, «le Père Goriot au Canada: feuilleton et censure», *l'Année balzacienne* 1986), par choix «arbitraire» ou par reprise d'une édition qui ne correspondait pas aux vœux de l'auteur. C'est pourquoi la création d'une collection d'éditions critiques véritables était nécessaire dans sa visée scientifique. On établit ici rigoureusement le texte et ses variantes, on commente, on fournit une bibliographie, on présente l'auteur et quelques lectures critiques, etc.

Désormais, les *Chroniques* de Buies sont publiées intégralement avec un appareil critique rigoureux établi par Francis Parmentier. L'édition reprend les *Chroniques canadiennes, humeurs et caprices* de 1884 dans cette splendide collection de la Bibliothèque du Nouveau monde dirigée par Roméo Arbour, Laurent Mailhot et Jean-Louis Major. Parmentier ouvre même la possibilité de renouveler l'approche méthodologique en

suggérant qu'une analyse discursive, inspirée de Tzvetan Todorov (*les Genres du discours, Critique de la critique*), donc des apports du structuralisme et de la sémiotique, serait la bienvenue. On ne peut que le féliciter, puisque l'on sait que l'immense majorité des rééditions manifestait, en plus d'un appareil critique pauvre, un traditionalisme profond centré autour de l'homme et l'oeuvre (style Ferdinand Brunetière) ou d'un thématisme restreint. Cette constance dans la répétition ne pouvait, à la longue, que nuire aux textes même et à notre littérature, perçue comme un domaine, sinon figé, du moins proche du statu quo. On pourrait adjoindre à la reprise de ces approches connues le commentaire suivant de Buies: «Un trait distinctif de notre race, c'est la fossilisation, dès le bas âge; il semble que nous ne soyons bons qu'à être mis en bocal ou conservé dans l'esprit de térébenthine. Tout canadien a une peine infinie à sortir de l'écaille; s'il pouvait y vivre indéfiniment renfermé, comme l'huître, il attendrait dans une immobilité satisfaite, le réveil des morts à la vallée de Josaphat, sans se douter un instant que le monde s'agite autour de lui.» (p. 388)

Ainsi, cette réédition scientifique et moderne ne peut que cheminer de concert avec l'esprit moderne, plein d'allant et d'initiatives, de Buies, tel que nous le décrivait ses *Chroniques*. Au lieu de «fossiliser» nos textes par une canonisation outrancière qui siérait mal à notre époque où la légitimation dans les institutions n'appartient plus aux intellectuels mais à ceux qui s'inscrivent dans les cadres de la consommation et de l'échange (H.M. Enzensberger, «In Praise of Illiteracy», *Harpers*, Oct. 1986), ces rééditions leur donnent une vie





toute neuve qu'ils n'ont encore jamais vraiment connue. En effet, après l'impact de l'immédiat, selon les règles d'un combat non distancé avec l'arrière garde au pouvoir, rien n'est venu prendre en charge toutes ces réflexions.

La clé de ces *Chroniques* est le «progrès», «progrès» vers lequel est tourné l'Institut canadien étranglé petit à petit par Monseigneur Bourget. Il faut lire en détail et savourer ce que constate, en son style direct et incisif, Buies au sujet de la construction du chemin de fer, condamné par l'archevêque de Trois-Rivières, Monseigneur Laflèche, mais approuvé dans le comté de Lévis. Ultramontanisme en deçà, industrialisme au-delà: «Dans notre diocèse nous pouvons donc espérer aller au ciel en chemin de fer, tandis que dans Champlain...» (p. 147)

L'industrialisation du pays a toujours été une des préoccupations majeures de Buies car c'est ce qui aurait permis, avant tout, de retenir au Canada les enfants de fermiers qui s'en allaient par milliers aux États-Unis pour trouver du travail et des salaires: «Le Canada est un pays avant tout, par-dessus tout, essentiellement industriel.» (p. 431) La pensée de Buies s'articule donc précisément aux points nodaux qui relient industrialisation, progrès économique et influences du voisin du Sud. En effet, Buies est un admirateur de ce pays progressiste, tolérant, ouvert, devenant rapidement une puissance économique de première importance. En même temps, il souligne que l'identité canadienne ne se gardera pas par le renfermement mais, au contraire, par l'engagement hors de la routine. Cette attitude permettrait donc aux gens de rester au Canada et de conserver une identité qui ne serait pas liée à l'agriculture ni à la théocratie mais à des valeurs bien différentes: «La routine dans un jeune pays, est non seulement stupide, c'est encore contre nature et c'est criminel.» (p. 431)

On voit donc nettement ici une lignée se dessiner, de Papineau et Buies à Jean-Charles Harvey, qui ne tient peut-être pas toujours compte d'une certaine homogénéisation des modes de vie qu'apporte l'industrialisation mais qui pose clairement le problème de l'affirmation nationale dans un cadre moderne. C'est d'ailleurs ce type de débat que l'on retrouve encore quelque peu dans le cadre d'une Amérique du Sud déchirée (A. Matellart, *Transnationals and the Third World:*

*the Struggle for Culture*). En corollaire à cette attitude économique et politique, on trouve un des rares commentaires réalistes au sujet de la colonisation, du défrichage et du travail énorme que doivent fournir ceux qui font de la terre. Georges Bugnet dans *la Forêt* sera aussi un auteur qui, tout en soulignant la grande beauté de la nature, évitera l'idylle agricole et ses avatars littéraires.

Une des critiques les plus violentes de Buies est dirigée, comme il se doit, contre la superstition utilisée souvent par un clergé qui souligne ainsi la présence permanente de Satan. Ceci va, bien sûr, à l'opposé des *Anciens Canadiens* reprenant avec fierté nombre de légendes encore bien vives dans les esprits, ce qui s'accorde au point de vue de Philippe Aubert de Gaspé regrettant l'Ancien régime, la tenure seigneuriale, etc. Le texte de Buies se rapproche d'ailleurs de remarques similaires faites par Victor Hugo dans *les Travailleurs de la mer*: «Pourquoi vous laissez-vous aller à toutes ces imaginations? — Mais je crois que vous êtes un *apostat*, me répondit-il; notre curé a encore chassé le diable, il y a deux mois.» (p. 125)

Ces réflexions critiques diverses, d'un réalisme certain, soulignent donc, contrairement à ce qu'on pourrait penser, les similitudes avec les problèmes auxquels faisait face, à la même époque, la France où Buies avait vécu de nombreuses années. Justement, l'absence d'idéalisation permet de mettre au jour des similarités entravant le progrès social et économique partout où elles se trouvent. De ce fait Buies échappe à l'idéalisation de l'Europe entraînant fascination ou rejet, corollaire d'une idéalisation nationale importante.

Mais c'est l'ironie mordante et constante, le trait acéré et juste, couplé à une réflexion qui échappe à certains stéréotypes dominants, qui caractérise bien le plaisir que l'on peut goûter aux *Chroniques*: «Je me suis souvent demandé pourquoi les trois quarts des journalistes canadiens ne renchaussaient pas des patates au lieu de tenir une plume. À force de les lire je suis arrivé à en découvrir la raison; c'est que ces écrivains ne font pas la moindre différence entre une plume et une pioche.» (p. 286) Le moins que l'on puisse dire est que Buies n'est pas de ceux-ci, lui qui sait aussi bien traiter du petit fait divers ou de l'anecdote politique que de problèmes plus fondamen-



Arthur Buies

taux, notamment la mort dans ses dimensions psychologiques et métaphysiques (p. 391) pour aboutir à des remarques non éloignées de celles de Claude Péloquin sur le sujet.

En jeune loup du journalisme comme en vieux renard du débat politique, Buies sait faire rire, sait frapper juste, sait faire mouche! C'est probablement pourquoi toute une population ne pouvait le comprendre car, comme l'a affirmé plus tard, au sujet de *Refus global*, Paul-Émile Borduas, ces idées étaient trop en avance sur le temps: «Le fromage ayant été donné à l'homme pour déguiser son haleine comme la parole pour déguiser sa pensée, il est manifeste que, sous le rapport moral comme au point de vue commercial, nous sommes devenus extrêmement raffinés.» (p. 367)

C'est aussi le temps qui l'obsédait et le faisait, dans l'élan vital de son style, se dresser contre un passé détruisant lentement l'architecture et la géographie sociale de la ville de Québec, puis, petit à petit, le Québec tout entier. C'est ce temps qui passe dont sera conscient aussi, plus tard, un autre grand humoriste, Olivar Asselin, qui le fait arriver aux limites de son rationalisme progressiste pour lui faire entrevoir que les hommes agissent aussi dans la compulsion de la répétition, dans l'inconscience surdéterminée par les refoulements auxquels se consacrera Freud et qui ajoutera à sa panoplie l'industrie et la consommation triomphante comme l'a si bien expliqué Vance Packard dans *la Persuasion clandestine*: «Je me demande si tout n'est pas une illusion et si les hommes se conduisent réellement d'après des mobiles, et non d'après des souffles qui passent et les emportent comme insensibles. Ils marchent, ils agissent, ils espèrent, ils préparent, ils combinent; à quoi bon?» (p. 96). □